La caverne des guacharos.

Par **N. Funck.** (Suite.)

A peine avions-nous terminé notre frugal repas, composé de chocolat et de biscuit, que le crépuscule commençait déjà à couvrir la forêt de son voile sombre, et bientôt nous entendîmes, comme le jour précédent, le bruit sourd des oiseaux nocturnes qui se rapprochait insensiblement de nous. J'étais au moment de lâcher un coup de fusil au hasard, lorsqu'un de ces mystérieux hôtes de la caverne vint s'abattre à mes pieds en poussant des cris rauques. C'était un de mes Indiens qui, sans rien dire, avait escaladé le bloc de rocher situé derrière notre hutte et avait abattu ce premier guacharo en frappant l'air, au hasard, de la longue perche dont il était muni.

Les mêmes raisons qui empêchaient l'oiseau de s'élever du sol, ne lui permettaient non plus de s'enfuir. Rien n'était plus curieux que de voir les efforts qu'il faisait dans ce but. Ne pouvant se tenir debout sur ses courtes pattes, placées très en arrière, il appuyait son bec sur le sol et avançait ainsi en imprimant à son corps un mouvement dandinant.

C'était un exemplaire mâle parfaitement développé; sauf la taille, il concordait parfaitement avec la description donnée par de Humboldt. Le nôtre avait la taille d'un de nos plus grands pigeons, mais à corps plus long et à queue plus étendue, laquelle mesurait à peu près le tiers de la longueur totale de l'oiseau.

La stature et le plumage, la tête et le large bec fendu jusqu'en-dessous des yeux, rappellent nos engoulevents. Son corps était de couleur chocolat clair, recouvert d'un glacé grisâtre, marqué de fines lignes transversales, noirâtres, entre lesquelles apparaissent de petites taches blanches cordiformes. Sur les pennes des ailes et de la queue ces lignes sont plus fortement marquées; sur la poitrine la nuance est plus claire et sur le dos plus intense. Il mesurait 17 pouces de la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue. La mandibule supérieure du bec, fortement recourbée, prismatique, d'un rouge grisâtre à une seule dent, se terminant en pointe aiguë, recouvre la mandibule inférieure plus petite et plus faible. De longues barbes raidies et brunes, simples aux extrémités et dentichées à la base entourent les longues narines obliques ainsi que toute la base du bec. L'oiseau a les yeux grands, ronds et la pupille relativement très grande et d'un gris bleuâtre, l'iris étroit et brunâtre. En général la construction de l'aile se rapproche beaucoup de celle des oiseaux de proie nocturnes. Parmi les pennes des ailes la troisième et la quatrième sont les plus longues; la longue et large queue est arrondie à l'extrémité. Un fait assez bizarre chez cet oiseau, c'est l'exiguité

de la plante du pied qui est surpassée en longueur par le doigt médian. L'examen de quelques autres oiseaux donna pour résultat: Oesophage cylindrique, de 10—12 centimètres de longueur sans renflement au jabot, estomac large, vide, placé en arrière, apte à se dilater, très musculeux et garni à sa surface de replis profonds; intestin long de 6 centim., mince, mou, également dilatable; rectum de 8 centim. de longueur. Les autres observations anatomiques donnèrent entre autres pour résultat une forte musculature et un foie à deux lobes parfaitement égaux.

Le jour suivant nous trouvâmes, dans les environs de la caverne, un sujet parfaitement adulte suspendu à une branche d'arbre, la tête en bas et les jambes en haut. J'appris de nos Indiens que cela n'est pas rare à voir. Des retardaires qui ne parviennent pas à atteindre la caverne avant le jour se cramponnent alors au premier arbre venu et, comme le poids de leur corps et la conformation de leurs pattes ne leur permettent pas de percher, ils sont forcés d'attendre, dans cette position, la tombée de la nuit pour regagner la caverne. Par contre ils grimpent avec beaucoup d'habileté surtout sur les rochers. En examinant cet oiseau je trouvais son estomac rempli de noyaux de la grosseur d'une noisette de forte dimension.

La substance charnue était totalement digérée tandis que les noyaux étaient intacts. Nos Indiens nous assurèrent que ceux-ci ne passaient pas par les voies ordinaires, mais étaient rejetés au dehors par dégurgitation. Je reconnus plus tard, dans ces noyaux, la graine du Psychotria arborea, de la famille des Rubiacées, désignée par les Indiens sous le nom de «semilla de guacharo» (semence de guacharo). Elles passent dans le pays comme spécifique unique contre les fièvres et n'acquièrent cette qualité, au dire des habitants, qu'après avoir passé par le corps du guacharo. L'estomac de cet oiseau était distendu de 6 centim. de diamètre. Les os, et particulièrement ceux du crâne, étaient très spongieux, la peau très épaisse, la chair très coriace. Par contre celle des jeunes guacharos est très tendre, et leur corps se compose en majeure partie de graisse, d'où le nom de «steotornis» qui signifie oiseau à graisse.

La troisième journée fut employée à une exploration minutieuse de la grotte. Accompagnés de douze Indiens pourvus de torches en bois de Copal et de nos deux domestiques métis portant la lanterne et les bougies nous nous internâmes dans l'intérieur de la caverne. Au delà du léger rétrécissement jusqu'où nous étions parvenus le jour précédent, le corridor reprend, en hauteur et en largeur, ses proportions premières et une direction presqu'en ligne droite vers l'ouest-nord-ouest. A quelques centaines de pieds plus loin, nous étions déjà dans le domaine des

Guacharos. Ici le tumulte produit par les cris des oiseaux troublés dans leur repos par notre apparition subite devint réellement étourdissant. Ils voltigeaient par centaines autour de nos têtes et de nos torches allumées. «On se fait difficilement une idée», dit de Humboldt, «de l'effrayant vacarme, que des milliers de ces oiseaux occasionnent dans le fond de la caverne. Tout au moins peut-on le comparer à celui de nos corneilles vivant et nichant en nombreuses sociétés dans les cimes des forêts de sapins du nord de l'Europe. Leur cri rauque et aigu retentit de voûte en voûte pour se répercuter ensuite, à l'état d'écho, dans le fond de la caverne.» Une lumière faible du dehors pénètre encore jusqu'à une profondeur de 750 pieds, là où la rivière du guacharo surgit d'entre les parois de la grotte qu'elle traverse alors en diagonale.

Au delà de la rivière l'obscurité devient de plus en plus intense. D'épaisses couches de fiente des Guacharos entremêlée de toutes sortes de graines, parmi lesquelles dominent celles du Psychotria, recouvrent le sol. Ce fut non sans peine et sans appréhensions au sujet de nos torches que nous atteignîmes la fin de ce corridor, distant de 1458 pieds de l'entrée. De la rivière il n'y avait plus de traces depuis longtemps. Nos Indiens grimpèrent le long des échafaudages encore debout de leur dernière chasse aux jeunes guacharos et nous en apportèrent plusieurs enlevés des nids, au milieu des cris plaintifs des vieux.

Par le moyen de perches battant le vide, nous nous procurâmes plusieurs oiseaux qui furent tués et collectionnés. Quand nous fûmes en possession de quatorze exemplaires nous résolûmes de nous en tenir là. Nous étions déjà au moment de rebrousser chemin lorsque l'un de nos domestiques nous fit observer, à notre droite, une ouverture au pied d'une des parois de la grotte, qui pouvait mesurer cinq pieds de largeur sur deux et demi pieds de hauteur.

Cette ouverture n'était pas ignorée de nos Indiens; mais jamais aucun d'eux n'avait osé s'y risquer. Ils prétendaient que les esprits de leurs ancêtres habitaient au delà. Toutes nos exhortations pour les engager à nous accompagner étant restées sans résultat, je pris la résolution d'explorer cette mystérieuse ouverture avec mes deux compagnons et mes deux domestiques. Par mesure de précaution, notre lanterne fut munie d'une bougie, notre briquet avec tout le nécessaire vérifié et mis en état, puis nous pénétrâmes résolument dans ce trou périlleux. Ce ne fut pas sans battements de cœur et sans appréhensions diverses que nous avancâmes, couchés par terre, à l'aide de nos mains et de nos pieds, tandis que nos Indiens nous regardaient disparaître pleins d'anxiété. Pas un mot ne fut échangé; nous avancâmes tranquilles, mais décidés. Cinq minutes qui pour nous paraissaient

être autant d'heures pleines d'émotions s'étaient à peine écoulées que nous entendîmes retentir un cri joyeux, et quelques instants après nous nous trouvâmes debout dans une grotte spacieuse, ornée d'une quantité de colonnes de stalactites dont les facettes cristallines réflétaient les rayons de nos lumières. Sauf le léger murmure de la rivière, qui reparaissait ici à nos pieds, tout était tranquille et silencieux; les habitants de la grotte ne s'étaient même pas risqués jusque-là; après avoir passé à gué cette partie de la rivière encaissée à 8 pieds de profondeur dans le sol, nous entrâmes dans une galerie étroite de 4 à 6 pieds de largeur, qui pénétrait dans l'intérieur de la terre dans une direction variant plus ou moins entre le nord-ouest et l'ouest-nord-ouest. Nous n'avancions que lentement et avec précaution. Si parfois l'idée surgit en nous que nous allions peut être nous égarer dans ce labyrinthe souterrain qu'aucun pas humain n'avait encore foulé jusque-là, ou que nos Indiens, fatigués de nous attendre, pouvaient avoir rebroussé chemin avec notre provision de torches, des gouttes d'une sueur froide perlaient sur nos fronts. Mais personne n'osait faire la moindre remarque, et nous continuâmes à avancer hardiment dans ce sombre dédale. Nous pouvions avoir parcouru ainsi 120 pieds lorsque nous remarquâmes, à notre gauche, une fente ayant à peine cinq quarts de pieds de largeur. Malgré la perspective de nous fourvoyer dans un labyrinthe plus dangereux encore, nous ne reculâmes pas devant le désir d'explorer ce chemin étroit. Bien qu'aucun de nous ne pût se vanter de briller d'un embonpoint quelconque, l'ouverture était encore assez étroite pour qu'il nous fallût avancer par le côté. Enfin, après cinq longues minutes, nous entendîmes un nouveau cri d'allégresse, et quelques instants plus tard nous nous trouvâmes subitement transportés dans une vaste salle, où des centaines de colonnes de stalactites et de stalagmites s'élevant du sol jusqu'à la voûte nous renvoyaient en des milliers de feux étincelants la lumière de nos torches.

L'aspect de cette salle avait vraiment quelque chose de féérique. Elle pouvait avoir 60 pieds de diamètre sur 30 pieds de hauteur. Nous comptâmes près de 60 colonnes dont les parois cristallines, au lieu d'être encroûtées de substances terreuses comme dans la première grotte où l'air extérieur pénétrait encore, présentaient des facettes claires et transparentes reluisant comme autant de diamants aux feux de nos lumières. Ici nous nous reposâmes pendant une demi-heure. Nulle part nous ne trouvâmes d'autre ouverture. Nous dûmes donc rebrousser chemin par la même fente qui nous avait livré passage et nous continuâmes notre route dans la même direction qu'auparavant. Nous comptions 600 pieds de l'ouverture où nous avions quitté nos Indiens, lorsque

nous débouchâmes à travers un corridor qui devenait de plus en plus étroit, moins élevé et plus glissant, dans une espèce de cul-de-sac où la caverne semblait prendre fin. Ici nous nous trouvâmes en face d'une espèce de puits rempli d'eau, dont nous ne pûmes mesurer la profondeur et qui nous parut être la source de la rivière qui traverse la caverne.

Sur la droite de ce puits, douze pieds au-dessus de l'endroit où il avait fallu faire halte, nous vîmes une ouverture étroite dans la paroi du rocher qui nous engagea à continuer notre exploration. Les rochers étaient si raides et si glissants que nous ne parvînmes qu'avec beaucoup d'efforts, en nous aidant les uns les autres, à les gravir et à pénétrer encore une quarantaine de pieds au delà dans la roche calcaire. Arrivés là, le chemin devint si désagréable et, à la fin, se rétrécit tellement, qu'il n'y avait plus à songer à aller plus loin.

Nous résolûmes donc de retourner sur nos pas. Trois heures et demie avaient été employées à cette dernière exploration. En moins de cinq quarts d'heures nous repassâmes de nouveau la partie de la rivière qui traversait la première salle découverte par nous et quelques minutes plus tard, après avoir repassé pour la seconde fois le passage qui nous avait inspiré tant d'appréhensions quelques heures avant, nous retrouvâmes nos Indiens accroupis, selon l'usage du pays, devant cette ouverture et pas peu étonnés de nous voir revenir sains et saufs de ce mystérieux labyrinthe.

Il est plus que probable que le puits profond que nous trouvâmes à l'extrémité de la caverne est l'origine de la rivière qui traverse la caverne. De là ses eaux doivent traverser des régions inconnues et souterraines jusqu'à la première salle que nous découvrîmes au-delà de l'ouverture basse et étroite qui sépare la première partie de la grotte de la seconde. Ici il disparaît de nouveau sous les rochers, pour reparaître à l'endroit désigné de la première grotte et se diriger ensuite le long des parois de celle-ci jusqu'à l'entrée de la grotte.

D'après nos calculs qui concordent avec ceux de de Humboldt et de Codazzi, la première partie de la caverne à 472 mètres ou 1458 pieds de profondeur. La seconde partie découverte et explorée par nous, compte 600 pieds, soit une longueur totale de 2108 pieds. A 400 pieds de distance du fond de la première caverne le sol monte sensiblement vers la voûte dont il n'est plus séparé que de quelques mètres. «Je ne connais nulle part,» dit de Humboldt, «une caverne aussi belle, aussi régulière et d'un aspect aussi grandiose. A l'endroit où la rivière, le guacharo, surgit des flancs du rocher, à 720 pieds de distance de l'entrée, la vue plonge encore en ligne droite sur l'ouverture de la caverne qui présente

ainsi vue un spectacle unique. Les stalactites qui descendent de la voûte sombre, ressemblent à des colonnes suspendues librement dans l'air; l'ouverture de la grotte, vue à cette distance, en plein jour au milieu de la lumière brillante du dehors, qui reflète à la fois et le ciel et la végétation et les rochers, présente un tableau des plus attrayants.» Cette lumière lointaine du dehors contrastait étrangement avec l'obscurité qui nous environnait dans l'intérieur. Qu'on se figure dans le fond de la caverne, le vrai Tartarus des Grecs, avec les cris étourdissants des guacharos rappelant les oiseaux stygiens, puis nous Européens entourés d'un groupe d'Indiens demi-nus, éclairés par la lueur blafarde de nos torches et devant nous, au premier plan, le vert couleur émeraude de la végétation tropicale se détachant en gracieuses silhouettes sur le ciel bleu d'azur, et l'on aura une idée plus ou moins exacte de cette merveilleuse grotte. (A suivre.)

Literarisches.

Wer sich weiter um Tierpsychologie interessiert, sei hingewiesen auf **„Die Tierwelt im Weltkrieg“**, von *Wilh. Schuster*. Das Buch ist bei Albert Oskar Müller in Heilbronn a. N. erschienen. Preis 1.25 Mk. Der Verlag erläutert den interessanten Inhalt des Werkes — es enthält über 200 Seiten — mit folgendem Begleittext:

„Die Rolle der Tierwelt im Weltkrieg ist viel größer, als der Uneingeweihte glaubt, und jedenfalls ungemein interessant. Im vorliegenden köstlich unterhaltenden Buche sind alle diese Beziehungen aufgedeckt und — alles fesselt! Ob die weißen Mäuse im U-Boot das Leben der tapferen Mannschaft erhalten helfen, ob das Pferd eine Todesvorahnung vor der Schlacht hat, wie sich die hungernden Vögel zum Backverbot stellen, ob die Zahl der beschwingten Tiere der Lüfte durch Kriegsbedrängnis abgenommen hat (Verdrängung aus Brutrevieren, Fehlen der Zugvögel, Abänderung der Zugstraßen, merkwürdiges Verhalten der Singvögel bei Kriegsereignissen in Luxemburg, Verhalten gegenüber modernen Kampfmitteln wie Flugzeugen und Luftschiffen, Meldung feindlicher Flieger durch Papageien), das alles wird hier sachgemäß und wissenschaftlich erörtert. Der bekannte Naturforscher und Schriftsteller läßt erzählen, was die Schwalbe im Aegypterland sah und die Nachtigall im Trentino hörte. Der zweite Teil „Säugetiere im Weltkrieg“ behandelt den Hasen als Prophet im Kriege, Kaninchenpost zwischen Schützengräben, die verkannten Delphine im Suezkanal, Schweine und Kühe als „Vorposten“, den Elefant in der deutschen Armee u. a. Teil 3 ist ausschließlich dem Pferd im Kriege (auch den Elberfelder Rechenkünstlern), Teil 4 dem Hund (Sanitätshund) gewidmet.“ Ed. P.